COMPTE RENDU DES SÉANCES
DU GROUPE STRASBOURGEOIS DES ÉTUDES LATINES

I.

SÉANCE DU 27 AVRIL 2010

PRÉSIDENT : M. Yves Lehmann

La première séance de l'année 2010 du Groupe strasbourgeois des études latines a été consacrée à une conférence présentée par M^me^ D. Van Mal Maeder, Professeur à l'Université de Lausanne, sur le sujet suivant : « Les beaux principes. Du discours à l'action dans le *Satyricon* de Pétrone ».

Étaient présents : M^mes^ Chassignet, Chevallier, Gineste, Merckel, Notter, Pfaff, de Raguenel, Sauvey et Schneider ; MM. Gautherie et Goeken, ainsi que de nombreux étudiants.
Étaient excusés : MM. Freyburger et Stenuit.

Voici le résumé de cette conférence :

« Le roman antique se caractérise par une forte concentration de scènes dialoguées, à travers lesquelles l'action se déroule. Parfois, ces répliques constituent de véritables discours, des argumentations, semblables à celles auxquelles les élèves s'exerçaient dans les écoles de rhétorique : *fabula*, *comparatio*, *descriptio*, *suasoria*, *controuersia*..., autant d'exercices préliminaires (*progymnasmata*) mis en situation au milieu de l'action romanesque. La question que l'on peut se poser est celle de la place et de la fonction que ces discours occupent au sein de la trame narrative : quel est leur impact sur l'action ? Tel ou tel discours tenu par un personnage incite-t-il son ou ses interlocuteurs à entreprendre telle ou telle action déterminante pour la suite de l'histoire ? Ou parle-t-on dans les romans juste pour le plaisir de parler ? Dans la mesure où discours et dialogues sont, dans le genre du roman comme ailleurs, une façon de peindre des caractères (ils sont des éthopées), il peut être intéressant de vérifier s'il y a véritablement adéquation entre ce que disent les personnages et ce qu'ils font. C'est ce que j'ai cherché à faire, en me penchant sur deux discours fameux du *Satyricon* de Pétrone. Le premier est la controverse sur l'utilité de la déclamation qui ouvre le roman tel qu'il nous est parvenu et qui oppose Encolpe, le narrateur principal, et Agamemnon, un professeur de rhétorique. L'échange de points de vue entre ces deux personnages trouve un écho dans plusieurs textes latins énonçant un discours d'opinion à teneur morale et didactique, notamment dans le *Dialogue des orateurs* de Tacite. Le second est la discussion qui s'engage, dans une galerie de tableaux, entre Encolpe et le poète Eumolpe sur la décadence des arts et des sciences, discussion qui débouche sur une diatribe contre la société corrompue par le vice. Là encore, le discours est tout à fait conventionnel et peut être rapproché d'autres textes critiques et philosophiques. Pourtant, les travers et les dépravations que dénoncent les personnages du

Satyricon dans des propos très convenables et parfaitement convenus, tenus à haute et intelligible voix dans un lieu public, sont précisément ceux auxquels ils s'adonnent au cours de l'action. Le geste ne suit pas le verbe, ni ne le précède. S'il n'y avait pas de trame narrative, ces belles paroles dessineraient de nobles caractères. Mais l'action romanesque révèle des discordances par rapport aux discours tenus, de sorte que la caractérisation se situe, de façon ironique, à la croisée des mots et des actes. On peut comparer les figures moralisantes du *Satyricon* à Horace, auquel son esclave reproche, dans la satire 2, 7 (v. 22-27), d'être inconstant et de ne pas mettre en application ses beaux principes :

> " *Laudas*
> *fortunam et mores antiquae plebis, et idem,*
> *siquis ad illa deus subito te agat, usque recuses,*
> *aut quia non sentis, quod clamas, rectius esse,*
> *aut quia non firmus rectum defendis et haeres*
> *nequiquam caeno cupiens euellere plantam.* " »

(Danielle Van Mal Maeder)

M. Lehmann, président de séance, félicite et remercie la conférencière de son exposé présentant une lecture stimulante et convaincante du *Satyricon*. M^me^ Pfaff demande des précisions à propos de l'expression *ficti adulatores* (*Sat.* 3, 3). M^me^ Gineste pose une question relative au contraste entre les mots et les actes et au problème du statut du discours dans le roman.

II.

SÉANCE DU 24 AVRIL 2010

La deuxième séance de l'année a eu lieu à Sélestat. Elle a donné lieu à la rencontre annuelle des antiquisants de l'Université de Strasbourg avec leurs homologues de l'Albert-Ludwigs-Universität de Fribourg-en-Brisgau. Les délégations allemande et française étaient conduites d'un côté par M. le Professeur B. Zimmermann et de l'autre par M. le Professeur Y. Lehmann.

Les étudiants strasbourgeois ont traité un auteur latin et un auteur grec. M. N. Fathallah a étudié « Le personnage de la *Nutrix* dans la *Phaedra* de Sénèque » : « Figure secondaire et traditionnelle du théâtre grec antique, la Nourrice acquiert une dimension originale dans la *Phèdre* de Sénèque. L'analyse de la fonction de ce personnage dans l'économie de la pièce permet d'en mesurer la signification plurielle. Dans la *Phaedra* en effet, le Cordouan propose au public une version inédite du rôle de la Nourrice. Celle-ci n'apparaît plus comme un simple personnage adjuvant au service de sa maîtresse, mais comme un des moteurs essentiels de l'action dramatique. À preuve les paroles directives et correctives que cette femme adresse à l'épouse de Thésée et qui ponctuent la progression du drame. En particulier, dans la première scène de l'exposition, le lecteur avisé ou le spectateur averti ne manquent pas de relever toute la complicité qui unit la Nourrice à une Phèdre victime de sa passion pour Hippolyte. La vieille dame digne se transforme alors en confidente d'une reine indigne. Davantage : face à la souffrance morale indicible de sa maîtresse tentée par le suicide, la Nourrice décide tactiquement d'aider Phèdre dans son entreprise amoureuse. D'où sa volonté (vaine) de fléchir le cœur d'Hippolyte ; d'où aussi la machination diabolique qu'elle ourdit et qui vise à

accuser faussement Hippolyte de tentative de viol sur la personne de la reine. Force est de noter enfin que la Nourrice incarne également, dans une certaine mesure, la figure du sage stoïcien dont la préoccupation principale est la quête d'un bonheur humain partagé. Et de fait, elle essaie de remettre sa maîtresse sur le droit chemin de la vertu retrouvée » (Naoufel FATHALLAH).

M^lle C. VOIGT a présenté une communication intitulée « Recherches sur le style des romans grecs » : « Le premier roman grec entièrement conservé, *Chéréas et Callirhoé* de Chariton d'Aphrodisias, contient déjà l'ébauche d'une ἔκφρασις sophistique telle qu'elle deviendra canonique chez Longus, Achille Tatius et Héliodore. La description de la chasse à Babylone (VI, 4, 1, 1-7, 2) se révèle un mélange stylistique de plusieurs catégories (γλυκύτης, ἀφέλεια, σεμνότης, γοργότης, σαφήνεια) théorisées par le rhéteur Hermogène de Tarse dans le Περὶ ἰδέων, traité de stylistique et de critique littéraire » (Christiane VOIGT).

III.

SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 2010

PRÉSIDENT : M. Paul HEILPORN

La troisième séance a été consacrée à une conférence de M^me H. KHADHAR, Professeur de littérature française à l'Université de Tunis, sur le sujet suivant : « Le mythe littéraire de Carthage : réécritures maghrébines ».

Étaient présents : M^mes FREYBURGER, LEHMANN et MERCKEL ; MM. CHAPOT, FREYBURGER, LEHMANN et STENUIT, ainsi que de nombreux étudiants.
Étaient excusés : M^mes CHASSIGNET et NOTTER ; MM. HIRSTEIN et PERNOT.

Voici le résumé de cette conférence :

« Dès les premiers écrits dans les années cinquante du siècle dernier, la littérature francophone au Maghreb a introduit le mythe littéraire de Carthage. Ce dernier ne cesse de se développer et envahir le champ culturel et politique. Un coup d'œil sur la production permet de voir un développement littéraire et artistique toujours croissant. Parler de réécritures maghrébines du mythe littéraire de Carthage suppose d'emblée une modification de ce dernier. L'historiographie et la littérature romaine ont donné une image de Carthage qui a inspiré autant d'artistes et d'écrivains au fil des siècles. La rupture épistémologique, opérée au XIX^e siècle par la Nouvelle histoire et par le roman historique avec *Salammbô* de Flaubert, a permis de ressusciter la Carthage punique. Au XX^e siècle, le roman colonial en Afrique du Nord propose deux visions antinomiques : d'une part celle de la France continuatrice de l'Empire romain en Afrique avec Louis Bertrand [1], d'autre part celle d'une Carthage grecque et méditerranéenne avec Gabriel Audisio [2].

À leur tour les écrivains maghrébins francophones s'inspirent du mythe de Carthage pour le réécrire. C'est ainsi que l'accent sera mis avec Jean Amrouche [3] sur Jugurtha, homme libre. Dès lors, l'accent est mis sur les royaumes numides et

1. Bertrand Louis, *Les Villes d'or*, 1921.
2. Audisio Gabriel, « Le sel de Carthage », 1936.
3. Amrouche Jean, *L'éternel Jugurtha, propositions sur le génie africain*, texte écrit en 1943, Awal Ibis Press, 2002.

maurétaniens, bref sur le monde libyco-berbère. Cette réécriture s'explique de plusieurs manières :

— d'abord et avant tout grâce à une écriture renouvelée de l'Histoire de Carthage que rendent possible les révélations des fouilles archéologiques.

— À la suite des Indépendances de l'Algérie et de la Tunisie, une réflexion sur les origines et une recherche de modèles historiques : institutions, héros et héroïnes.

C'est ainsi que la littérature francophone au Maghreb reflète l'image d'un contexte nouveau. Tous les genres y sont représentés. Dans le genre romanesque en Tunisie, deux tendances ont vu le jour : la première réécrit les mythes en fonction des découvertes historiques et revisite par conséquent le mythe littéraire, la deuxième développe une fiction autour de l'Histoire de Carthage et d'aujourd'hui, laissant libre cours à un imaginaire oscillant entre le roman d'espionnage et l'invention de nouveaux mythes.

I. Le mythe revisité

1) Le mythe des origines

Sophie El Goulli reprend la légende virgilienne très simplement : « Au début, la légende. Une peau de bœuf coupée en si fines bandelettes...Une femme Didon-Elissa et un amour. Pour Énée de Troie, l'ancêtre de la future capitale latine... » [4]. Dès lors, le nom de Didon va être doublé par Elissa. Peu à peu, *Didon* disparaît pour laisser la place au nom tyrien de la reine « Elishat » [5], puis « Elissa » [6], « Alitta » [7] enfin « 'alyssa », en mettant l'accent sur la voyelle *a*, très accentuée en langue arabe.

Faouzi Mellah dans son roman *Elissa, la reine vagabonde* [8] crée un nouveau mythe, celui du vagabondage. Didon n'est plus la malheureuse mais l'errante. Mellah réinvente, retravaille le mythe ; il déplace l'axe Sud-Nord en Est-Ouest. Il invite le lecteur à un déchiffrement imaginaire des stèles puniques. Là est inscrite l'histoire du voyage de Didon, de Tyr aux rives carthaginoises. Dans une longue lettre à Pygmalion, elle raconte ce fabuleux voyage. Mais la malédiction poursuit la reine : princesse indigne qui fait tuer son époux par amour de son frère, Elissa se livrera au feu mais « brûlera une histoire afin que puisse naître un mythe ». Si Didon retrouve son nom d'origine, Énée, quant à lui, disparaîtra totalement dans l'imaginaire maghrébin.

2) À la recherche de modèles historiques

a) Au départ, la Nation tunisienne naissante à la recherche de légitimité et d'État se réfère à Carthage. C'est ainsi que Mansour Moalla soutient peu avant la proclamation de la République que « l'État carthaginois sera le premier ancêtre de l'État tunisien d'aujourd'hui. Les Tunisiens du XX^e^ siècle n'éprouvent aucune répugnance à se réclamer de Carthage et ressentent plutôt quelque fierté à l'idée d'être des héritiers d'un aussi riche patrimoine historique » [9].

4. El Goulli S., Revue de l'Association Tunisie-France, 1980, N° 5.
5. Ladjimi Sebai Leila, *Elishat*, L'Or du Temps, Tunis 1992.
6. Mellah Faouzi, *Elissa, la reine vagabonde.*
7. Harrouch Esma, *Elitta et Iarba'al, Elissa et Iarbas : L'hymen de la ruse et de la force*, L'Harmattan, 2006.
8. Mellah Faouzi, *Elissa, la reine vagabonde*, Le seuil, Paris, 1987.
9. Moalla Mansour, *L'État tunisien et l'Indépendance*, thèse de doctorat soutenue à Paris-Sorbonne en 1957.

b) Outre Jugurtha, parmi les héros qui inspirent les écrivains, il faut compter en premier Hannibal [10] qui n'apparaît plus selon l'image qu'en donne Tite-Live, à savoir méchant, fourbe et de nature irréligieuse : même si l'historien admire le génie militaire du capitaine punique, c'est surtout le profil moral qui trahit le parti pris de Tite-Live. C'est à une leçon de liberté que nous invite l'auteur de *Hannibal, le défi de Carthage* [11] [...] La fin d'Hannibal est évoquée par Belkhodja comme une leçon de liberté : « Fin amère, échec cruel d'une des plus grandes figures de l'histoire, mais qui ne doivent pas nous masquer la leçon que nous devons en recevoir. Sa défaite ne doit pas nous faire oublier avec quelle intelligence et quelle ténacité il s'est consacré à l'extension du modèle grec à tout le bassin méditerranéen. Ses vainqueurs n'ont fait que reprendre à leur compte, mais avec moins de liberté, la même idée. Par ailleurs Hannibal, même vaincu, exilé, traqué, nous apprend à tenir à la liberté plus qu'à la vie ».

Autres héros et héroïne qui inspirent les romanciers : Massinissa et Sophonisbe.

Pour Abdelmajid El Aroui [12], les faits se déroulent à la fin de deuxième guerre punique. Deux camps en présence, celui de Rome avec son consul Scipion, et Gaïa, le roi des Massyles, fils de Massinissa, et celui de Carthage, mené par Syphax, roi des Massaessyles. Chacun de ces camps souhaite unifier la Numidie à son profit. De son côté, Rafik Darragi [13] rend un vibrant hommage à Sophonisbe, la femme lucide et passionnée, il nous introduit dans l'intimité de la vie quotidienne comme *Melita*, pour qui les plantes n'ont pas de secrets, et met l'accent sur une véritable leçon d'héroïsme.

II) Le mythe et la fiction

Le mythe littéraire de Carthage devient une nouvelle source d'inspiration à travers, d'une part, le roman d'espionnage et, d'autre part, de nouvelles versions du mythe.

1) Le roman d'espionnage

Dans *Les cendres de Carthage* de Abdelaziz Belkhodja [14], un archéologue tunisien, Elyas, voudrait bien éventer la désinformation des Romains vis-à-vis de Carthage. Par chance, il découvre la grande bibliothèque du Temple d'Echmoun. [...] Dans un autre roman, *Le Signe de Tanit* [15], Abdelaziz Belkhodja imagine une chasse au trésor [...].

2) Pour de nouveaux mythes de Carthage ?

a) *Hashtart* [16] de S. El Goulli : pour assurer la pérennité de sa nouvelle terre, Elissa accepte de se donner en mariage à celui qui lui offrit refuge et accueil, Iarbas, roi des Gétules. Tiraillée entre sa volonté de sauver les siens des conséquences d'un refus et celle de rester fidèle à son mari défunt, elle s'immole publiquement le jour

10. Belkhodja A., *Hannibal, le défi de Carthage*, Apollonia, Tunis, 1998.
11. *Ibid.*
12. El Aroui Abdelmajid, *Massinissa et Sophonisbe*, Tunis, 1996.
13. Darragi Rafik, *Sophonisbe, la gloire de Carthage*, 2005, édit. Séguier.
14. Belkhodja A., *Les Cendres de Carthage*, Apollonia, 1993.
15. Belkhodja A., *Le Signe de Tanit* (1e édition : 2008), Apollonia Éditions.
16. El Goulli Sophie, *Hashtart, À la naissance de Carthage*, Cérès Éditions, 2004.

de ses noces. Sous le choc personne ne remarque la disparition d'Hashtart, sa fille adoptive. C'est pourtant elle qui, quelques années plus tard, scellera l'alliance des deux peuples. Telle était la volonté d'Elissa et tel fut son destin. [...]

b) *Elitta et Iarba'al, Elissa et Iarbas : L'hymen de la ruse et de la force* [17] : l'histoire commence à Gébal où elle apprend la mort de Shakerba'al son époux ; c'est la fuite : Elissa arrive au pays d'Amon et rencontre Iarba'al ; elle recourt tantôt à la ruse tantôt à la séduction pour l'amener à lui céder une partie du territoire. Iarba'al annonce sa décision d'accueillir les errants et d'épouser leur reine ce qui déplait à la sœur du Roi.

c) Histoire de Carthage hier et aujourd'hui : *La Cartha-chinoise* [18], récit pour les jeunes de Yasmine Karray paru en 2009 où s'intercalent l'histoire ancienne et histoire contemporaine pour en dévoiler les similitudes : une jeune chinoise que rien ne prédisposait à cela se retrouve en Tunisie sur les traces de son père « carthaginophile ». À travers la quotidienneté des personnages, nous vivons une quête dans la Carthage de troisième guerre punique, et la Tunisie d'aujourd'hui.

Pour terminer, disons que si tout mythe suppose une réécriture, on peut convenir d'emblée que le mythe ne cesse d'être reformulé, réinterprété. Chaque nouvelle écriture du mythe entre dans le mythe et participe à sa recréation infinie. Ainsi, peut-on convenir avec M'hamed Hassine Fantar que le mythe fondateur de Carthage a été mis à contribution pour soutenir des thèses, justifier des attitudes, illustrer des politiques. A chaque visite, il subissait des retouches ou par adjonction ou par soustraction. » (Hédia Khadhar)

Catherine Notter.

17. Harrouch E., *op. cit.*
18. Karray Yasmine, *La Cartha-chinoise*, Demeter, Tunis, 2009.